

LE DRAPEAU NOIR

Organe Anarchiste

Le N° 10 Cent.

PARAISANT LE DIMANCHE

Le N° 10 Cent.

ABONNEMENTS

Trois mois 1 fr. 50
Six mois 3 fr. »
Un an 6 fr. »
Etranger : le port en sus

BUREAUX ET RÉDACTION

26, — Rue de Vauban, — 26
LYON

RENSEIGNEMENTS

Pour toutes communications, s'adresser au siège social, rue de Vauban, 26, tous les jours, de 10 h. du matin à 10 h. du soir.

A LA HOTTE!

Dans un article intitulé: «Du Sentiment» et publié dernièrement par la *Lutte*, nous disions, avec raison, qu'il était du devoir des révolutionnaires de proscrire tout élan de pitié pour ne conserver qu'un sentiment de justice et de liberté. Nous prouvions, comme deux et deux font quatre, que les hésitations malheureuses, la mansuétude, ou mieux, la faiblesse dont firent preuve les membres de la Commune de Paris, avaient été les principales causes de la défaite lamentable qui anéantit le généreux mouvement du 18 mars 1871. Mais il est une chose que nous nous plaisons à reconnaître, c'est que les auteurs de cet anéantissement momentané, ont tous, avec courage, supporté le poids de leurs fautes, et que, soit devant le moulin-à-café, soit en exil, soit au bain, pas une plainte ne s'est élevée, pas une lâcheté ne s'est produite.

Ces gens-là savaient mourir. Les garçons bouchers qui opéraient sous les ordres du sinistre Gallifet se l'avaient entr'eux, et selon l'expression d'un de ces galonnés: «On mitraillait avec respect».

En serait-il ainsi maintenant?

Nous avons pour habitude de parler avec entière franchise, c'est pourquoi, sans hésitation, nous répondrons: Non!

En voici la raison:

La division qui s'est produite parmi les écoles socialistes diverses a amené la scission entre les différents groupes d'une même école, de sorte qu'en ce moment, chacun prêche pour son saint; on fait, sur une vaste échelle, le racolage pour sa coterie. Or, le jour où il s'agira de mettre énergiquement la main à la pâte, on ne rencontrera pas un chat dans les rues, tout révolutionnaire bien intentionné attendant l'ordre de son chef pour se ruer sur l'ennemi. Et, — faut-il le dire? — il n'y a pas que dans les groupes hostiles — avec lesquels toute réconciliation est impossible, — ce n'est pas seulement dans les agglomérations de votards qu'on rencontre ces défaillances. Le parti anarchiste est lui-même presque gangrené; il se laisse depuis quelque temps entraîner dans une voie dangereuse et beaucoup, parmi les sincères, les vrais, sont littéralement écoeurés, malgré toute l'énergie dont ils peuvent disposer.

Nous croyons de notre devoir de

signaler le danger et de mettre le doigt sur la plaie:

On rencontre partout de ces gens qui cherchent une voie.

Sans conviction, sans talent, ils s'efforcent de conquérir l'amitié ou simplement la protection des individus qui, par leur sincère honnêteté et par leur profond désintéressement, ont acquis la sympathie de tous, puis ils se glissent dans les cercles multiples, y prônent à leur aise et se font des prosélytes parmi les naïfs ou des acolytes parmi les malhonnêtes.

Ceux-là ne sont pas dangereux; bientôt les clairvoyants s'en emparent brusquement pour les jeter à bas du piedestal sur lequel ils essaient de grimper. Leur influence disparaît sous le mépris public, et ils sont forcés de jouer d'une autre corde, ce qui ne les embarrasse guère, car ils en ont toujours plusieurs à leur arc.

Mais il est un autre ordre de parasites qu'il faut craindre comme le choléra et autour duquel il est bon d'établir un cordon sanitaire, afin d'en limiter les ravages. Ces venimeux, véritables tennés, dont le travail est aussi occulte que destructeur, sont d'autant plus néfastes que beaucoup de citoyens se laissent prendre, au premier abord, à leurs allures franches et à leurs paroles pleines de libéralisme égalitaire. Qu'on y prenne garde, qu'on étudie la physionomie, et l'on s'apercevra bientôt que l'œil est fuyant, la bouche lippue et sensuelle et que, sous ces Cassius rigides se cachent de nombreux Vitellius avec leurs appétits inavouables, monstrueux!

Ces gens ont traversé trois révolutions sans y prendre part: ils ont vu Juin 48, Décembre 51, et Mai 71.

Après l'écrasement, ils sont sortis de leurs caves, non pour essayer de renouer les tronçons épars du parti révolutionnaire, comme ils disent, mais bien plutôt pour prendre dans leurs trames infâmes les survivants et les jeunes, profitant de la bonne foi universelle, trop souvent imbécile.

Quand le succès est assuré, quand la tartuferie a pleinement réussi, quand, après avoir écarté, au moyen d'un long emprisonnement et mis dans l'impossibilité d'agir ceux qui voient trop clair, ces révolutionnaires en creux aperçoivent enfin le moment propice, ils commencent alors leurs petits travaux et se livrent, bien à l'aise, à leurs talents de société.

C'est ce qui arrive actuellement.

Des anarchistes, — je parle des socialistes éprouvés et non d'un certain nombre d'individus interlopes qui sont les amis naturels des personnages louches et lâches dont il est question ici, — des anarchistes, dis-je, se sont laissés entraîner dans une voie fatale. Depuis quelques mois il existe une véritable désorganisation ou plutôt une désunion: l'anarchie parisienne éprouve le besoin d'avoir des chefs de file et semble attendre un mot d'ordre qui doit venir d'en haut — ou d'en bas!

C'est un cataclysme.

Il est réellement temps de prendre des précautions et de ne plus jouer le rôle d'aveugle.

Si nous voulons combattre le bon combat, il faut dès maintenant rejeter loin de nos rangs les visqueux policiers que la bourgeoisie y envoie; si, au contraire, nous persistons à fermer les yeux; si nous restons sourds aux conseils amicaux et désintéressés, nous deviendrons, nous aussi, des apathiques et des avachis; bientôt nous ne saurons plus mourir courageusement pour la Révolution, et disons le mot, nous serons des lâches, parce que nous aurons été contaminés.

Mais nous ne le voulons point. C'est pourquoi nous donnons aujourd'hui un coup de crochet à ces détritiques et que nous crions: A la hotte!!!

UN CHIFFONNIER.

LES IDÉES FAUSSES

« Sang de martyrs
« Semence de révolutionnaires! »

Ceux de nos amis qui se servent souvent de cet expédient (la prétendue utilité de persécutions), moins par conviction sans doute que pour ne pas se priver du concours éventuel des révolutionnaires pusillanimes que le moindre insuccès jette dans un abattement irrémédiable, nous permettront de combattre un de leurs arguments favoris, dans l'intérêt même de la cause sociale, que nous défendons tous avec une égale passion.

Il y a longtemps qu'un théologien, du nom de Tertullien, classé parmi les connaisseurs en ces sortes de choses au rang des pères de l'Eglise, a lancé cette parole ardente, dont se sont emparés avec avidité les vaincus de toutes les causes:

« Sang de martyrs, semence de chrétiens!... »

Il aurait pu dire avec plus de vérité, s'il eût vécu quelques siècles plus tard:

« Sang de martyrs, semence d'exploiteurs de chrétiens! »

Car, sitôt que l'Eglise, avec la connivence de l'infâme Constantin, eut exé-

cuté à la lettre le programme collectiviste de ce temps-là, en s'emparant du pouvoir et de toutes les fonctions publiques, les malheureux, qui avaient facilité l'ascension des révolutionnaires de la veille, crurent un instant pour tout de bon être mis en possession de l'égalité sociale.

Mais ils s'aperçurent, un peu tard, comme toujours, qu'ils avaient été joués de la belle manière.

Ils furent opprimés dorénavant, au nom de l'égalité devant Dieu, comme ils l'avaient été jadis au nom de la fatalité antique, et il n'y eut rien de changé dans le monde, sinon quelques milliers de vampires en plus.

Le papisme est en train de rééditer la même comédie au détriment des *fenians* de l'Irlande.

Les socialistes et les révolutionnaires, qui se disent pratiques, s'apprentent à nous passer à la même filière, et sous les mêmes laminoirs, qu'on ajuste déjà, en prévision de la révolution prochaine.

Il n'est pas jusqu'aux chacals du nihilisme qui n'essaient, en ce moment, de s'entourer de l'auréole des glorieux martyrs russes, à l'effet de se substituer sans encombre à l'autorité du czar, dont le pouvoir battu en brèche, va s'effondrer un de ces matins.

Observez avec quelle habileté la bourgeoisie moscovite dresse ses batteries pour échapper elle-même au naufrage, et recueillir, sans coup férir, la succession du *Petit-Père*...

D'une part, dans des manifestes qu'elle a soin de mettre sous l'égide des nihilistes, elle feint de s'associer à leurs actes les plus audacieux, et menace, en termes hyperboliques, le czar de vengeances terribles, incessamment ajournées.

Ca, c'est le boniment au bon peuple. D'autre part, elle déroule le tableau enchanteur des merveilles constitutionnelles; à condition qu'on lui donnera carte blanche, et qu'on la prendra pour guide.

La Camarilla, qui inspire et dirige la 3^e section, s'efforce de traiter le czar en mérovingien, en le faisant alterner d'une période de confiance à une période de terreur folle.

En réalité, elle gouverne à sa place, et n'est pas fâchée de posséder, parmi les cordes de son arc, une branche de nihilisme qui lui sert à tirer parti de la situation.

Tous y trouvent leur compte, sauf le peuple qui doit se borner à traîner la charrue et à recevoir les coups comme d'habitude.

« Sang de martyrs, semence de révolutionnaires! »

Il y a, au fond de cet aphorisme, une idée grande et généreuse, qui devait charmer et séduire l'esprit des révolutionnaires par ses côtés chevaleresques.

La physique ne nous donne-t-elle pas ses lois, érigées maintenant en axiomes: « La résistance des liquides et des gaz est en raison des poids comprimants? »

Il est vrai qu'à la loi de Mariotte, les oppresseurs scientifiques opposent les *souppes de sûreté* telles que le suffrage universel, tandis que les politiciens répondent par la maxime favorite de Salomon: « Opprimons avec sagesse. »

On pourrait faire pendant longtemps assaut d'esprit sur cette matière sans que la question avançât d'un pas.

L'exclamation de Tertullien, même si

on l'envisage au point de vue socialiste, figurerait avec honneur dans un plaidoyer d'avocat, mais elle constitue un pitoyable argument philosophique.

Les animaux, dont l'homme fait sa pâture depuis un nombre infini de siècles, pourraient la revendiquer à plus juste titre que lui; mais rien ne fait présager que cet état de choses doive cesser, ni que ces victimes de la voracité humaine triomphent prochainement de notre égoïsme et de notre sensualité.

Dépouillée de tout artifice de langage et réduite à sa plus simple expression, la pensée de Tertullien équivaldrait à dire que nous sommes d'autant plus près du but qu'on nous prive davantage des moyens de l'atteindre; et que nous ne sommes jamais plus à la veille du triomphe qu'après que nous avons été plus complètement écrasés.

Laissons donc les amplifications oratoires aux rhéteurs.

La vérité est que le peuple ne sera sur le point d'être heureux et libre que lorsque ses dominateurs seront vaincus, ruinés et réduits à merci.

Encore ces gens-là sont si peu fiers et si retors, que lorsqu'on les voit, fatal pour eux, sera venu, ils ne se feront aucun scrupule de retourner leur veste et de se métamorphoser en révolutionnaires pour mieux combattre la révolution.

Le véritable danger est là, et non ailleurs.

Prenons donc exemple sur nos exploités, qui n'abandonnent jamais la proie pour l'ombre.

On nous citera peut-être le proverbe qui dit qu'une goutte suffit pour faire déborder le vase.

Cela est vrai quelquefois; mais n'oublions pas que, suivant un autre proverbe, comparaison n'est pas raison, et défions-nous des jeux de mots.

Si quelques natures d'élite préfèrent la mort à la servitude, la masse est loin de partager cette manière de voir; et la preuve, c'est que les révoltes sont rares et toujours partielles.

Méfions-nous des expressions à double entente!

Nous apprenons que dans la commune de Craponne (Rhône), les propriétaires ont une singulière manière d'agir avec leurs locataires qui ne peuvent payer leur location.

En effet, dernièrement un pauvre journalier, veuf et père de famille, ne pouvait payer son terme de location échu, le propriétaire ne trouva rien de mieux que de prendre avec lui le serrurier et un conseiller municipal et profita du temps que cet homme était à travailler pour faire ouvrir sa porte et déménager son mobilier sur la route; jugez de la surprise de ce pauvre travailleur en arrivant chez lui de voir toutes ses hardes éparses au milieu de la rue; nous croyons, nous, que ce singulier conseiller municipal a joué là un rôle qui n'est pas de sa compétence, pas plus que celle du serrurier et du propriétaire; nous ne conseillons pas pour cela au locataire de poursuivre ces voleurs d'un nouveau genre devant les tribunaux, car nous savons trop que propriétaires et magistrats de toutes sortes sont faits pour s'entendre; mais nous lui conseillons de prendre une bonne trique et, lorsqu'il rencontrera un de ces dévaliseurs, de lui en donner une bonne correction sur les épaules ou ailleurs; alors, il est plus que probable qu'ils n'auront pas envie de recommencer.

Voilà un acte de vandalisme que la presse officieuse bourgeoise s'est bien gardée de faire connaître.

LES UTOPISTES

Pauvre congrès!

Pauvres délégués!

Etre venus des quatre points cardinaux de la France pour créer de pareils résultats, c'est vraiment indiquer qu'ils sont dépourvus de toutes ces idées larges et généreuses qui constituent parfois, en quelques heures, tout un élément de forces, destinées à renverser les obstacles qu'ils étaient chargés de détruire.

Nous avions dit que notre impartialité serait grande, et aujourd'hui que les délégués sont installés parmi leurs mandants, il est donc utile d'examiner les

résolutions qu'ils ont prises pour encourager la mutualité.

Constatons d'abord l'attitude ridicule de la presse bourgeoise, intransigente, même révolutionnaire. Les reporters se sont contentés d'enregistrer les résolutions sans aucun commentaire, sans aucune contradiction. Il faut donc croire que tous les plumitifs sont satisfaits. Certes, les résolutions qui ont été prises ne veulent pas porter le trouble dans la situation actuelle, mais quant aux conséquences dans l'avenir, nous pouvons dire qu'elles seront terribles; seulement, leurs facultés cérébrales affaiblies ne les autorisent pas à prendre un pareil jugement.

Tout d'abord, nous devons enregistrer la petite lutte qui s'est produite pour l'élection des membres du bureau. Malgré qu'il n'est pas permis de parler religion, il y a néanmoins des déistes en Dieu, comme il y a des déistes en l'Etat, et grâce à leurs différents dieux, ils ont réussi à se chicaner sur les questions de personnalité. Leur passion les avaient tellement aveuglés, qu'ils avaient oublié que, parmi eux, il y avait des femmes; leur présence exigeait donc que les premiers principes de l'égalité fussent appliqués, car s'ils avaient été logiques, ils auraient nommé des dirigeants dans les deux sexes. Certes, pour nous, cette élection nous intéresse peu, seulement nous tenons à prouver que les questions de détail intéressent beaucoup plus ces pauvres inutiles que les principes mêmes.

Cela établi, qu'il existe deux camps, il s'agit de démontrer que l'œuvre qu'ils se proposaient de développer, est une de celles renfermant les plus grandes inégalités, et les plus grandes promesses mensongères.

En effet, vouloir constituer des sociétés avec des éléments recevant des salaires différents, c'est déjà se mettre en contradiction avec ce vieil axiome disant: « Où cesse de régner l'égalité, l'amitié s'en va. » Si l'on veut vraiment établir des sociétés avec des principes d'égalité et de liberté, ce n'est pas en ayant des capitaux sociaux plus élevés les uns que les autres; ce n'est pas aussi en se renfermant dans des statuts autoritaires, c'est, nous l'avons déjà dit, en établissant l'égalité et la liberté. Et du jour où tous ces utopistes voudront franchement se rallier sans arrière-pensée à ces deux grandes formules, les travailleurs posséderont alors une volonté énergique, capable de tout renverser, même ces sociétés mutuelles, car le droit à l'existence devenant égal pour tous, et personne ne pouvant s'emparer du bien-être de son voisin, il sera donc inutile de mettre de côté pour l'avenir. Et nous aurons encore supprimé ces rouges inutiles, diminuant, dans la société actuelle, la force productive; car pour organiser ces sociétés, chaque organisateur perd un temps précieux à vouloir régler ce mécanisme fragile qui s'appelle l'administration. Il le retrouvera donc dans celui qu'il pourra consacrer à son bien-être.

En somme, si l'on veut véritablement donner des garanties à chacun pour conserver son droit à l'existence, il faut que l'être humain possède son autonomie individuelle, entièrement et définitivement.

Eh bien, les délégués se sont-ils inspirés d'une seule de ces pensées humanitaires? non, jamais, ils ont recherché seulement le banquier qui payerait le plus d'intérêt.

Ainsi, l'épargne forcée qui est déjà un acte anti-économique, ils ont trouvé le moyen de le rendre encore plus infâme en faisant payer, à ceux qui ne peuvent pas épargner, l'intérêt de leur argent.

Si l'Etat leur donne cinq pour cent d'intérêt, c'est bien nous travailleurs qui le donnons. Et pourquoi cela. Pourquoi après tant d'inégalités vouloir nous imposer une pareille exploitation de l'homme par l'homme qui peut épargner, sur l'homme qui est incapable d'épargner, parce qu'il est chargé de famille, ou trop vieux?

Nous avons dit que c'était un moyen infâme, nous devons ajouter qu'il démontre leur grande ignorance sur les problèmes économiques qui les conduit naturellement à commettre les plus grands délits.

Il reste donc toujours à connaître par quel moyen les travailleurs, les vieillards, les femmes et les enfants, gagnant un sa-

laire dérisoire de 1 fr. 50, 2 fr. ou 3 fr. 50 par jour, — lorsqu'ils peuvent travailler, — comment ils feront pour épargner 2 fr., 3 fr. ou 4 fr. par mois?

L'apôtre Maze a trouvé le moyen, c'est en donnant à chaque élève des tables de capitalisation, en obligeant chacun à épargner, en versant dans les caisses d'épargne scolaires, postales ou autres. Et quand on a « l'honneur d'être la France », disait-il, — que l'on marche à la tête de la civilisation », il est facile de comprendre que rien ne résiste, et que la plaie sociale sera bientôt guérie par ces empiriques de l'épargne.

Oui, — disait-il encore, — « nous voulons organiser la lutte contre la misère », quelle utopie: se servir de ce faible salaire, si nécessaire à entretenir la lutte pour l'existence, pour vouloir résister à la misère; mais c'est une méthode qui consiste à se priver aujourd'hui de nourriture sous prétexte que, dans un mois, ou dans des années, on en aura besoin. Ainsi, un homme a faim, il vient de perdre toutes ses forces dans un travail pénible et ingrat, il faut qu'il mange peu pour réparer ses forces, car plus tard il en aura besoin.

Quel singulier raisonnement. Mais, c'est organiser la misère, c'est l'entretenir; on vit au jour le jour et vous voulez — vous qui gagnez 25 francs par jour, tandis que la grande majorité d'entre nous gagne 3 fr. en moyenne, — vous voulez nous obliger à épargner le faible morceau de pain qui entretient nos forces musculaires. Allez, simple farceur, vous aurez l'obligance de rester chez vous, et ne venez plus à Lyon nous endormir avec vos théories destructives et conduisant à l'anémie.

Nous sommes décidés à tomber votre idole et, à l'exemple de votre compère Paul Bert, nous ne craignons pas de traîner votre personnalité inutile et dangereuse sur un chemin où vous ne trouverez plus les mêmes lauriers que quelques pauvres d'esprit vous ont décernés aux Folies-Bergère.

Etudiez, et surtout prenez du raisonnement, car votre méthode est grotesque; il ne s'agit pas de se priver du nécessaire pour vivre, il faut que chacun possède son bien-être, et vos institutions ne l'on pas donné; vous n'êtes pas 2 millions en France, sur 36 millions d'êtres humains.

Espérons que dans trois ans, à Marseille, les théories anarchiques vous auront vaincus et que vous serez obligés d'accepter l'égalité et la liberté, ou sinon vous ne serez qu'un simple fumiste.

Il nous faut des actes, et non pas des promesses.

Délégués et députés nous vous attendons à l'œuvre, faites vite, car vous pourriez être surpris par la Révolution économique.

AUX TRAVAILLEURS

Depuis longtemps, l'infâme bourgeoisie nous tient en son pouvoir, pour pouvoir s'enrichir et se repaître aux dépens du plus pur de notre sang.

Et pour cela faire, cette ignoble caste, qui, nous l'espérons, tombera bientôt sous les coups des affamés révoltés, revendiquant la place qu'on leur a volée au banquet du bien-être social.

Pour cela faire, disons-nous, cette société pourrie et corrompue ne craint pas d'employer tous les moyens pour réduire au silence les travailleurs qu'elle fait périr de misère, mais les assassinant toujours; car pour nous, il n'y a pas que le meurtre qui soit un assassinat, mais lorsqu'un individu, un patron, un exploitateur quelconque jette sur le pavé un misérable travailleur qui a contribué à faire sa fortune, eh bien! nous disons, ce patron est un assassin; et comme ils sont tous les mêmes, que leurs intérêts sont tout opposés à ceux des travailleurs, nous concluons qu'ils se valent tous, et que, comme récompense, ils ne sont bons qu'à être cloués au pilori exécuté où tant de milliers des nôtres y ont trouvé la mort.

Oui, cette société stupide et égoïste ne craint pas de faire crever de misère les travailleurs qui sont cause qu'elle s'en-graisse (au moins la minorité de cette société), et lorsque quelques-uns d'entre nous, las de souffrir la faim, revendiquent d'une manière ou d'une autre, ou s'emparent même, sans souci des lois gou-

vernementales, des matières utiles à leur existence, cette société infâme a bientôt fait de ces malheureux: ce sont des voleurs, vite, que les défenseurs de leurs prérogatives, qui se nomment juges, et que nous traitons de plats valets et de bourreaux, vite, qu'ils les débarrassent de ces malheureux, est-ce que Cayenne et la Nouvelle-Calédonie ne sont pas là, et à leur défaut n'y a-t-il pas assez de bastilles en France.

Eh bien, travailleurs, qui a fait, qui a créé ces hommes-là, si ce n'est cette société implacable et féroce, s'enrichissant au détriment du plus grand nombre, de nous, les producteurs de toutes les richesses publiques.

Passons un peu en revue cette société pour nous rendre compte qui des deux est le voleur: de celui qui travaille et qui n'a pas pour se suffire, et de celui qui vole journellement et qui est le bourgeois, qui vole journellement sous le couvert de la loi.

La société actuelle, basée sur la spoliation, le vol et l'assassinat, ne trouve rien de plus juste, attendu qu'eux, MM. les capitalistes, ont tout en leur faveur pour leur prêter main-forte, pour écraser le travailleur: police, armée, magistrature, ils usent et abusent de tout pour nous réduire au silence. Mais qu'ils prennent garde. Nous ne croyons pas qu'il soit utile de rentrer dans de grandes démonstrations à ce sujet; mais nous dirons aux travailleurs inconscients encore, qui ne se sont pas rangés sous l'étendard révolutionnaire égalitaire:

Est-ce que votre patron ne vous vole pas tous les jours? Vous donne-t-il le juste produit de votre travail? Non, n'est-ce pas, car s'il vous le donnait, il ne pourrait pas s'enrichir, et par la suite se vautrer dans l'opulence et l'orgie, tandis que vous irez mourir dans un mauvais lit d'hôpital (si l'on veut vous recevoir) ou au coin d'une borne: donc, s'il ne vous le donne pas, c'est un voleur!

Le propriétaire qui vous fait payer un loyer d'un mauvais taudis qu'il n'a pas construit et dans lequel il ne voudrait même pas habiter, quitte à vous chasser, sans souci si vous avez pour vous abriter vous et les vôtres, est donc lui aussi un voleur, mais voleur qui, entre parenthèse, nous vous conseillons de pendre quand il se présentera pour vous faire expulser. Ah! il pourra vous dire: mais cette maison me vient de famille, c'est un héritage! Ah! oui, c'est un héritage! Mais, d'où provient-il cet héritage, vils coquins? Si ce n'est du vol, soit par la ruse, la coquinerie ou l'exploitation, sœurs jumelles toutes les trois ensemble.

Arrière donc, vile lèpre de la société! Oui, vous êtes des voleurs, vous propriétaires, vous patrons, voleurs bien plus vils que ceux qui vont vous prendre 20 francs dans la poche, parce que à ceux-là, c'est vous qui leur montrez l'exemple, c'est vous qui, par vos jouissances scandaleuses et le trop plein de votre égoïsme, avez fait pénétrer dans leurs cerveaux le désir de bien vivre sans travailler, mais ils sont certes bien moins coupables que vous, car ils ne font que s'emparer d'une portion de ce que vous leur volez quotidiennement.

Et pour dire notre façon de penser, nous disons à ceux-là: oui, prolétaires, volez, volez le riche tant que vous pourrez, mais surtout volez en ayant la conviction, non de vous enrichir vous aussi, mais volez pour combattre et détruire une société abjecte, pour arriver à une société égalitaire où chaque être humain aura tout ce qui sera utile à ses besoins, même à ses désirs. Oui, volez, tuez même le capitaliste et n'ayez crainte, la belle société que nous possédons s'écroulera bientôt sous vos coups et les nôtres, surtout. Respect aux malheureux!

Et l'Etat, travailleurs, qui emploie, qui use et abuse de toutes les forces à sa disposition, qui envoie nos fils en Tunisie, au Tonkin, etc., etc., en attendant de pouvoir déclarer la guerre à l'Allemagne, car, entendez bien, camarades, que lorsqu'un gouvernement se voit, sur le bord de l'abîme qui va lengloutir, ne trouve rien de mieux, au lieu de périr lui-même, de précipiter le peuple dans cet abîme, car pendant ce temps-là MM. les dirigeants (ces vils gredins qui doivent tomber avant peu sous nos coups) emplissent leurs caisses et restaurent pour quelque temps leur édifice social qui tombait en ruine, et président de

nouveau à la direction de ce bon peuple qu'ils viennent de faire mitrailler.

Mais le peuple? Ah! oui, peuple stupide et lâche, t'apercevas-tu enfin que tu ne sers que de pantin à ces vampires dont ils tiennent les ficelles entre leurs mains, t'apercevas-tu enfin que tu ne sers que de marche-pied à toute cette vermine-là? Allons, tonnerre de Dieu! un coup d'épaulé pour les renvoyer, eux et tous leurs rejetons, d'où ils n'auraient jamais dû sortir; mais tu laisses faire, tu veux que la coupe déborde, tu veux ne plus avoir un bout de pain à mettre sous la dent, tu veux voir tes enfants, chétifs déjà, mourir au berceau faute de ce que leur mère ne pourra plus leur donner le lait nécessaire à leur existence; tu veux voir ta femme, d'anémique devenir phthisique et mourir, elle aussi, de douleur, et toi assistant à cette phase de l'existence que tu as laissé venir par ta faute, t'arrachant les cheveux de désespoir et t'écriant: plutôt la mort!

Eh bien! puisque tu veux avant que de te révolter en arriver là, tu l'auras bientôt, alors tu seras forcé d'y voir clair, et ce jour-là tu te révolteras.

Qu'est donc cet Etat? n'est-il pas voleur et assassin; et nous ne parlons même pas des milliers de défenseurs de l'émancipation humaine, tombés sous les balles et les mitrailleries des égorgés du peuple. Mais qu'ils se rassurent, car au jour de la justice sociale, ce sera dans leur sang que nous nous vengerons.

En attendant, nous vous criions à vous tous: camarades de misère, secouez enfin cette torpeur malsaine, qui fait que vous vous complaissez dans votre misère, sachez bien que si parmi nous il y a ceux qu'on appelle voleurs, vous n'avez certes pas leur jeter l'opprobre, mais que vos coups en revanche se retournent contre les bandits qui les faisaient crever de misère, et qui, las, se sont révoltés pour prendre pour vivre où il y avait.

Oui, honneur au révolté qui sait faire le sacrifice de sa vie pour pouvoir manger à son aise, celui-là n'est pas un voleur, c'est un révolté qui se dresse en face de cette maudite société et qui lui dit, je suis las de souffrir, plutôt mourir, mais avant de mourir je veux au moins manger à ma faim.

Honneur encore à ceux qui comme les courageux compagnons Binder, Collins, Van-Parys, etc., etc., se dressent en justiciers en face de leurs exploités ou propriétaires et leur font payer de la vie leur rapacité et leurs infamies.

Oui, compagnons, honneur, honneur à eux et à tous ceux qui succombent victimes de nos ennemis, qui succombent en accomplissant leur devoir, qui est notre devoir à nous aussi, mais, qu'il ne nous suffise pas de dire qu'ils ont bien fait, c'est à nous de suivre leur exemple.

A l'œuvre donc, travailleurs, relevons enfin nos échine courbées, et montrons à nos assassins que tous les moyens sont bons pour les détruire et que nous sommes prêts à en user.

Les moyens les plus terribles sont les meilleurs.

Contre nos ennemis, n'envisageons pas les moyens, le feu, le poison, la dynamite, le poignard et le vol nous amèneront à cette égalité sociale tant désirée.

Plus de préjugés, car on n'en a pas contre nous.

Vite la torche, le poignard et la dynamite en avant, et nous pourrons bientôt écraser sous nos talons ces vampires de l'humanité.

Vive l'anarchie! vive la Révolution sociale!

La Haine, groupe d'action.

PÉTROLE ET DYNAMITE

Tel est le titre d'une poésie que nous extrayons du journal le *Truth* (journal pour le pauvre), qui se publie à San-Francisco.

En voici la traduction libre:

I

A travers les âges sombres, la multitude s'efforce de respirer dans la vague fatigante. Elle ne peut espérer de regagner la côte, il lui reste seulement la tombe. La terrible famine est la punition de celui qui ose se reposer dans la vie, le dar besoin consumera son enfant et brisera sa femme souffrante. Mais vois, là brille une double lumière qui a le pouvoir de dissiper la nuit:

PÉTROLE ET DYNAMITE

II

En premier, vous, travailleurs, lutteurs, apprenez ce qui vous rend ainsi malheureux. Cette cause (une fois connue) vous la jetterez de côté. Alors pouvez-vous rester tranquilles, le prêtre vous dira: « Une ancienne malédiction lie l'homme au travail pénible. » Si cela est vrai alors qui en exempte les détenteurs du sol? Répondez pour nous, tandis que les fourbes s'unissent en mensonge pour défrauder nos lois:

PÉTROLE ET DYNAMITE

III

Les plus grandes malédictions qui furent jamais pensées par ces hommes sont méritées. Ces hommes, qui croient être nos maîtres et que nous sommes faits pour travailler. Mais encore, en vérité, le crime du tyran ne vous laisse pas libres de blâme. Héritaires esclaves, il nous faut avouer la honte de la soumission. Chassez cette servile tâche et remplissez d'effroi le cœur de nos tyrans:

PÉTROLE ET DYNAMITE

IV

Sans trêve, il nous faut employer chaque force et chaque moyen tant qu'il existera des maîtres à détruire. Détruisez leurs richesses et chaque arme qu'ils pourraient tourner contre nous; que leurs murs éclatent; que leurs coffres crèvent; que leurs actions et leurs parchemins brûlent. Purgez tous les maux de la vue humaine et aidez-nous dans un combat victorieux:

PÉTROLE ET DYNAMITE

V

Alors quand l'Égalité sera gagnée, la destruction cessera: la Justice et la Paix, couronnées, ne seront plus effrayées; les prétextes et les faux semblants de l'oppression pour toujours écartés. Jamais personne n'essayera sur un humain d'exercer un joug, et ainsi, à la longue, sur les hauteurs de la liberté, nous honorerons sur deux autels jumeaux:

LE PÉTROLE ET LA DYNAMITE

IL N'Y A PAS D'INTÉRÊTS

Il n'y a que des dévouements

Quelques orateurs et certains compagnons dans leurs groupes, tablent sur cet aphorisme: « *Il n'y a pas de dévouements, il n'y a que des intérêts* »! et, partant de cette funeste maxime, en arrivent, forcément, à nier que l'on puisse posséder l'amour de la liberté absolue au point de lui tout sacrifier.

« Si, disent-ils, un homme quelconque, abandonnant à la fois repos public, bien-être domestique, jetant à tous les vents et à la rapacité de la société sa renommée d'honnête homme, va droit au but, crachant à la face de la société tout entière la haine qu'à force de vexations de toutes sortes son cœur y a amassée; si, s'armant du fer vengeur, cet homme *supprime* de la liste des vivants un Gallifet quelconque, tenez-le pour certain: en agissant ainsi, cet homme avait un intérêt personnel ».

Eh! quoi; c'est dans un intérêt personnel que Blanqui, Louise Michel, Emile Gautier, etc., ont abandonné des positions au-dessus de celles de la grande majorité des travailleurs?... pour, entrant dans les rangs du prolétariat, — l'esclavage du jour, — vivre de la même vie que lui, vie faite d'amertume et de privations, de colère et de haine!

Eh! quoi; c'est dans un intérêt personnel que les gérants de la *Révolution sociale*, du *Droit social*, de l'*Etendard révolutionnaire*, de la *Lutte* et du *Drapeau noir* ont accepté le rôle de « tête de turc » sur laquelle la bourgeoisie essaie ses forces par la poigne de sa magistrature? C'est dans un intérêt personnel que ces compagnons ont proféré des menaces de mort contre la société: les uns par la plume, — ceux-là niant aux bourgeois le droit de les juger. — Les autres par la parole, — ceux-ci acceptant l'accusation, pour faire de la sellette de l'accusé une tribune révolutionnaire. — Non, non! compagnons, croyez-le bien: *Il n'y a pas d'intérêts personnels, il n'y a que des dévouements.*

La Révolution sociale exige tout de ses fils: repos, fortune, considération. Tour, vous dis-je! en revanche, que leur

donne-t-elle quant à présent? rien, absolument rien. Ne venez donc pas dire qu'ils ne pensaient qu'à eux les exécuteurs des patrons, des propriétaires d'hier, ne dites donc pas que c'est dans un intérêt personnel que demain les exécuteurs des Jacomets, des Ramés, etc., agiront. Autant dire que Bérézowski et Nobillings étaient soudoyés par les radicaux de leurs pays lorsqu'ils tirèrent sur leur empereur respectif!

Qu'on le sache bien! vous surtout, bourgeois de tout acabit; quand, à force d'avoir étudié la question sociale sous toutes ses formes; quand, jetant un coup d'œil sur l'ensemble de la société pourrie dans laquelle nous pataugeons; quand, voyant républicains, royalistes, bonapartistes, applaudir aux condamnations qui nous sont octroyées avec une munificence qui n'a d'égalé que la faim qui nous étirent tous les jours de plus en plus; quand nous voyons les mères, — comme celle qui passait en police correctionnelle ces jours-ci, — demander à la prostitution clandestine (1) le pain de ses enfants! Quand nous voyons des vieux jetés sur le pavé par de jeunes propriétaires; quand nous voyons les producteurs manquer des plus indispensables de leurs produits, nous nous écrions: « cette prostituée, c'est ma sœur! ce vieux misérable, ce meurt-de-faim, ce sont mes frères! et c'est toi société canaille et maudite qui, foulant aux pieds les lois de l'humanité et de la fraternité, t'arroges ainsi le droit de jeter par dessus bords les meilleurs de l'équipage! »

(A suivre.)

(1) Que le mot: *Prostitution clandestine* ne vous fasse pas trop rire, ô Joseph Prudhomme, la prostitution clandestine ressemble beaucoup aux pauvres honteux qui, trop avachis pour demander la vie le stylet au poing, pénètrent avec forces genuflexions obséquieuses chez les radicaux pour manger la soupe de l'office.

La prostitution qui s'exerce au soleil vous va beaucoup mieux, puisqu'elle est immatriculée à la préfecture, et, à un moment donné, d'un grand secours pour la police.

La prostitution légale est immatriculée à la mairie et au notariat, on est voltairien en diable dans la bourgeoisie. — « Ecrasons l'infâme! » — on ne se prostitue pas à l'église! c'est à la mairie que votre fille se prostitue monsieur X. C'est à la mairie que votre fils devient l'« Alphonse en titre » de cette « marmite », monsieur Y. Pouah!

Représentation à Montbrison

AFFAIRE TRICOT

(Suite et Fin)

Peut-être m'objectez-vous en vous-mêmes maintenant que, si ce n'est pas un crime de vouloir renverser l'oppression, cela en devient un quand, pour atteindre ce but, on veut employer les moyens violents, alors que la loi autorise les moyens pacifiques tels que le suffrage universel par exemple.

Eh bien, Messieurs, je vous le déclare, j'ai été aussi de cet avis, autrefois.

Oui, lorsque pour la première fois la vue des iniquités sociales excita en moi le désir de travailler, dans la mesure de mes forces, à les faire disparaître, je crus voir dans le suffrage universel le seul, unique et souverain remède. Mais l'expérience des faits me fit bientôt abandonner cette illusion, car ayant examiné les choses de près, non par les apparences, mais par les résultats, non par les discours, mais par les actes des hommes politiques, je ne fus pas longtemps sans m'apercevoir que ce que vous appelez le suffrage universel, n'est en réalité, entre les mains de la bourgeoisie, que l'ingénieux moyen de faire sanctionner périodiquement à son profit, la misère et l'assujettissement du peuple par le peuple lui-même.

Oui, c'est naïveté que de croire aux promesses des politiciens, quelle que soit la couleur du drapeau qu'ils arborent pendant la campagne électorale, car une fois en place, tous s'enveloppent dans les plis d'un même drapeau: celui de l'intérêt personnel.

Et d'ailleurs, Messieurs, peut-il en être autrement? Le plus ignare en la matière ne doit-il pas comprendre que si les bourgeois ont été jusqu'à ce jour assez égoïstes, assez inhumains, pour retirer leur bien-être et leur indépendance de la misère et de l'esclavage des travailleurs, ils ne seront jamais assez généreux ou plutôt assez honnêtes pour se désister bénévolement d'un pareil privilège et pour faire des lois tendant à renverser un ordre social qui leur garantit, ainsi qu'à leurs enfants, l'éternelle jouissance de ce privilège et enfin, que pour les en déposséder il faudra, par conséquent, employer la violence?

Remarquez, Messieurs, que je vous accorde qu'il peut se trouver dans la classe bourgeoise des hommes ayant cette nature généreuse qui distinguait autrefois la bourgeoisie, alors qu'elle avait à secouer le joug des oppresseurs et qui, s'ils étaient quelque chose, conseilleraient généralement à l'égalité sociale et à la destruction de cette monstruosité: l'exploitation de l'homme

par l'homme. Mais ils sont en trop petit nombre et leurs efforts deviendraient inutiles.

En effet, rien qu'à voir les vains efforts que font actuellement les radicaux — en supposant qu'ils ne jouent pas la comédie — pour réaliser le moindre coin de leur programme qui cependant, disons-le en passant, n'a rien qui porte atteinte à la puissance politique de la classe bourgeoise, encore moins à ses privilèges économiques, à voir ces vains efforts, dis-je, on peut se faire une idée de l'impossibilité où des députés ouvriers seraient de réaliser un programme qui léserait tant soit peu les intérêts bourgeois, qui réclamerait, par exemple, l'abolition de l'héritage et le retour des successions à la caisse pour l'éducation égalitaire et intégrale de tous les enfants, sans distinction de rang ni de fortune, ou bien l'abolition de la propriété individuelle. Je m'arrête, c'est plus qu'il n'en faut du reste pour vous faire comprendre que l'apparition sur les bancs de quelques hommes sincèrement dévoués aux intérêts des travailleurs, seraient ils travailleurs eux-mêmes et par conséquent personnellement intéressés à légiférer en faveur de la classe ouvrière, n'aurait d'autre résultat que de faire mettre la bourgeoisie sur ses gardes et de lui faire prendre telles ou telles mesures propres à rendre la représentation ouvrière sinon nuisible, tout au moins inutile aux intérêts des travailleurs, soit par une opposition systématique à tout ce que proposerait les députés ouvriers, soit en les laissant se salir tant soit peu dans un de ces ruisseaux de fange dont M. Laisant saisis bien découvrir les sources, soit enfin en les obligeant, par un système ou par un autre, à déguerpir ou à perdre, avec leur dignité, la confiance de leurs électeurs.

Et si cependant les hommes dévoués aux intérêts exclusifs des travailleurs formaient, par un beau lendemain de bataille électorale, la majorité à la Chambre, et décrétaient enfin l'abolition de l'exploitation de l'homme par l'homme et mille autres choses aussi bonnes, me direz-vous?

Eh bien, Messieurs, à cette dernière objection, je pourrais d'abord répondre qu'on ne verra jamais une majorité ouvrière, sous un régime dont tous les ressorts et surtout les ressorts électoraux sont entre les mains de la bourgeoisie; mais j'admets cette hypothèse, aussi risquée soit-elle.

J'admets que nous ayons enfin une majorité franchement hostile aux oppresseurs et décidée à porter résolument la hache dans leurs privilèges... mais qui donc va rester assez naïf maintenant pour croire que les bourgeois, maîtres du sol, de l'outillage, des capitaux... et des baïonnettes, attendront qu'il soit trop tard pour résister et faire signe à un Gallifet que conque, à l'effet de mettre les députés ouvriers à la raison, et ajouter les électeurs qui s'en fâcheraient un peu trop bruyamment, aux 35.000 assassinés de mai 1871.

LE PRÉSIDENT. — Je vous arrête; vous n'avez pas le droit de...

LE COMPAGNON TRICOT. — Ça m'a échappé, mais je suis excusable, tout le monde dit que c'est de l'histoire.

On le voit, de quelque côté que se tournent les travailleurs, il leur est impossible de sortir de la misère et de l'assujettissement, où la bourgeoisie les maintient, autrement que par le moyen dont ont toujours été obligés de se servir les opprimés pour renverser leurs oppresseurs, et dont la bourgeoisie, répétons-le, fut obligée de se servir, elle-même, en 89 et 93, pour renverser les siens.

Or, puisqu'il est constant que les travailleurs sont opprimés par la bourgeoisie et que celle-ci est décidée à maintenir ses injustes privilèges et à opposer la force à toute loi qui tendrait à l'en déposséder.

Puisque, d'autre part, le droit qu'ont les opprimés de renverser les oppresseurs est un droit incontestable et sacré;

Puisqu'enfin, pour renverser leurs oppresseurs, c'est-à-dire la bourgeoisie, les travailleurs n'ont pas d'autre moyen que la Révolution, vous ne pouvez, Messieurs, à moins que vous ne considériez ceux qui ont fait 89, c'est-à-dire vos pères, comme des pillards, des incendiaires et des assassins, à moins que vous ne vouliez protester contre l'hommage rendu à leur mémoire, à moins que vous ne déclariez criminelle la Constitution de 93, à moins enfin que vous ne foudriez aux pieds le droit sacré des opprimés, vous ne pouvez, dis-je, me déclarer criminel pour avoir désiré hautement le triomphe de ce droit, non dans l'espoir de lui voir donner la liberté à une poignée de citoyens seulement, mais au corps social tout entier. (Frémissements et murmures approbateurs dans l'auditoire.)

La parole est à l'avocat Lafay, un légitimard de la plus belle eau; il fait un plaidoyer non pas en faveur de notre ami, mais il réédite le réquisitoire de Pine-Desgranges, le procureur. Il dit: Nous sommes en présence d'opinions abominables, d'idées que je réprouve de toute la force de mon être.....

..... Sic'est là une défense!..... Nous avons vu Tricot hausser les épaules à diverses reprises, et s'il n'a pas interrompu cet étrange bavard, ce n'est que par mépris, il a voulu voir jusqu'où pouvait aller le cynisme de cet émule de Jacomet.

Le procureur de la République demande le maximum de la peine, il est très acerbe et semble regretter son premier discours en raison de son peu de violence, c'est que les arguments de Tricot ont démolé pièce à pièce tout son échafaudage de l'accusation, il a en un mot en face de lui un adversaire avec

lequel il lui faut compter; aussi tout ce que la bave malsaine et haineuse peut trouver d'odieux, il le débite sur un ton de vengeur patenté, il met tant d'action dans sa péroraison, qu'il a l'air d'un épicien qui crie : au feu. Enfin, il a fini, la société est sauvée!.....

Vous aurez certainement de l'avancement, monsieur Pine-Desgranges.

Tricot réplique d'une façon virulente, et, malgré sa fatigue évidente, il jette de son banc un défi à la bourgeoisie :

« Oui, bourgeois, je vous hais, oui je vous déteste, je vous rends responsables de mes malheurs et de ceux des miens, ô! le grand jour de la rédemption prolétarienne, je l'appelle de toutes mes forces; alors, nous verrons à mesurer nos courages; vous serez soigneusement caché à l'abri de toute balle importune, mais nous, nous serons sur la brèche et du haut des pavés insurgés, nous crierons : Oui, mort aux bourgeois, mort aux Brécharés et à leurs amis. »

Les douze polichinelles reviennent de leur salle de délibération et apportent un : oui, à la majorité, qui fait tressaillir d'aise tous les enjuponnés présents, depuis Jacomet jusqu'au monumental blagueur qu'on avait imposé à Tricot pour sa défense.

En conséquence, la Cour condamne notre ami Tricot à deux ans de prison, 100 francs d'amende et aux frais, sans oublier la contrainte par corps.

Amen.

La foule s'écoule houleuse commentant sévèrement cet inique jugement.

Cela produira un effet salutaire sur la population montbrisonnaise encore imbuë de préjugés réactionnaires, c'est la semence des idées anarchiques, nous souhaitons qu'elle tombe en bonne terre, afin, que cette cité, jadis si révolutionnaire, puisse revenir à de plus saines traditions, et mériter l'estime et le respect de tous les pionniers de l'avenir.

CORRESPONDANCE

Nous publions ci-dessous une lettre adressée par le compagnon Monticelli aux journaux le *Précurseur* et le *Prolétaire*, que nous avons reçue trop tard pour être insérée dans notre dernier numéro.

Messieurs du *Précurseur* et du *Prolétaire* :

Andréa COSTA, député de la monarchie de Savoie, vous remerciera, j'en suis sûr.

Vous le défendez avec tant d'acharnement!

Mais, hélas! messieurs du *Précurseur* et du *Prolétaire*, vous vous trompez étrangement lorsque vous appelez calomniateurs et reptiles les anarchistes italiens (1), rien que parce qu'ils accusent cet homme d'avoir renié la cause de la Révolution.

Vous l'avouez vous-mêmes :

Andréa COSTA pense aujourd'hui différemment qu'il y a six ans.

C'est vrai!

La prison de France l'avait affaibli, et, en revenant en Italie, il a voulu prendre ses aises. Il a changé de tactique. Auparavant révolutionnaire, après possibiliste, il est allé au Parlement, et, à force d'évolutions, il est devenu : « *Fiumaio des Fascio della democrazia*, » qui, dans son programme, reconnaît et décrète la propriété individuelle.

Voilà le cas de Andréa COSTA! messieurs du *Précurseur* et du *Prolétaire*, et par ça, je vous conseille de témoigner, une autre fois, moins de chaleur et plus de prudence en défendant un député de la bourgeoisie.

Les anarchistes italiens ne sont pas des lâches, soyez-en convaincus!

Carlo MONTICELLI.

Lugano (Suisse), 18 septembre 1883.

Alex (Drôme), le 13 septembre 1883.

Compagnons du *Drapeau noir*,

La propagande acharnée qu'ont commencée vos prédécesseurs du *Droit social*, de l'*Etendard révolutionnaire* et de la *Lutte*, et que vous poursuivez si vaillamment, porte ses fruits! Le mot d'anarchie n'est plus, pour les travailleurs des campagnes surtout, comme il y a quelques années seulement, synonyme de brigandage, mais bien syno-

(1) Calomniateurs et reptiles : Malatesta, Merlino, Matteucci, Grassi, Murgo, les rédacteurs del *Popolo*, dell' *Oppresso*, del *Proximus*, tous ???

nyme de liberté et d'égalité! Vos paroles de vérité, de justice et de liberté, qui vous ont valu, à vous ou à vos prédécesseurs, d'aller visiter les bastilles bourgeoises, commencent à se répéter bien haut dans les campagnes comme dans les villes!

Oui, les paysans commencent à comprendre que le suffrage universel n'est qu'un leurre, et que leur complet affranchissement ne sortira que de la révolution violente. Et cette masse de travailleurs qu'on appelle inconscients, — ils semblent l'être, en effet, mais qu'elle en est la cause? C'est qu'ils sont tellement rivés aux pieds de leurs maîtres, qu'ils sont obligés de se taire ou de perdre leur travail; et s'ils perdent leur travail, l'horreur de la faim est là. Voilà la liberté que nous avons! Liberté de nous soumettre ou de mourir de faim. — Mais si l'horreur de la faim les empêche de parler, que nos bourgeois autoritaires et capitalistes se tiennent pour dit qu'au jour de la révolution elle doublera leurs forces; et que ces travailleurs qu'on tient dans un tel asservissement, et qui se laissent asservir de peur de voir se dresser devant eux le spectre de la faim, seront deux fois plus terribles le jour de la vengeance. Et cette masse inconsciente, s'il est vrai même qu'elle existe, que nos bourgeois sachent bien que cette inconscience n'est que le sommeil dans lequel l'ont plongée les phraseurs et les faiseurs de lois; mais que le jour où elle sera complètement éveillée par des ardens propagandistes anarchistes, elle sera la force même de la révolution.

C'est pour cela, compagnons, que nous vous félicitons de votre énergie et que nous vous crions : courage! Car chaque jour notre nombre augmente, et, au jour de la liquidation que l'on peut entrevoir dans un très prochain avenir, la masse sera avec nous.

Vive la révolution sociale!

Vive la liquidation!

Mort aux exploités!

Mort aux autoritaires!

P.-S. Nous envoyons en même temps au journal le *Drapeau noir* la somme de trois francs, produit d'une partie de cartes faite entre amis au profit des détenus politiques et de la propagande révolutionnaire. Sur ces trois francs, deux francs sont pour les détenus politiques et un franc pour soutenir le *Drapeau noir*.

Tribune Révolutionnaire

Jeunesse révolutionnaire. —

Réunion générale mardi 2 octobre, à 8 heures 1/2 précises du soir, chez Gouthard, rue Garibaldi, 108.

ORDRE DU JOUR :

Organisation de la propagande ;
De la ligue pour l'abolition de l'armée permanente ;
Cotisations ;
Question diverses ;
Réceptions d'adhérents.

Nota. — Les adhésions sont reçues tous les mardis au siège social.

Compagnons du *Drapeau noir*,

C'est, encouragé par votre dévouement à la cause que vous défendez si vaillamment, que le *groupe des anarchistes isolés des montagnes du Rhône*, vous envoie la somme de 5 francs, moitié pour les détenus politiques, moitié pour la propagande révolutionnaire.

Amis, courage, les idées anarchistes se font jour dans nos montagnes, et le jour n'est pas loin où montagnards et citadins se tendront la main pour renverser cette bourgeoisie insatiable.

Vive l'Anarchie!

Vive la Révolution!

Compagnons du *Drapeau noir*,

La section des pompiers-tailleurs de la Seine, dans sa séance du 16 septembre, se rend solidaire de l'acte de justice accompli par le compagnon Ferrari sur un garde-chiourme de l'exploiteur Suchet, place de la Bourse.

Armentières. — Le groupe communiste-anarchiste *Terre et Indépendance* d'Armentières croirait manquer à ses devoirs anarchistes s'il n'envoyait pas toutes ses sympathies aux justiciers Van-Parys et Collin et à l'honneur de les réclamer, puisqu'ils sont des leurs, et envoie une même salutation fraternelle à

tous ceux qui tombent ou frappent pour la Justice, à tous ceux qui emploient le plomb, le fer et le feu pour punir les tyrans. Conséquemment honneur aux capitaliscides et tyrannicides!

Le groupe *Terre et Indépendance* d'Armentières.

Groupe parisien des anarchistes méridionaux. — Dans notre précédente note, nous avons exhorté nos camarades et nos anciens compagnons de lutte des groupes du Midi à redoubler d'énergie et à recommencer l'agitation avec l'enthousiasme des années 1880 et 1881.

Il est évident, certes, que le terrain n'a pas diminué, et que, tout au contraire, des groupes nouveaux se sont formés et que des citoyens se sont, çà et là, ralliés à nos idées de liberté absolue de désorganisation, de décentralisation, et que, sous le drapeau de l'anarchie, ils ont combattu par tous les moyens qui étaient en leur pouvoir, par la parole dans les ateliers, dans les cafés; par la propagation des brochures et des journaux et que la besogne, par conséquent, n'a pas été mauvaise. Mais nous avons eu raison de constater cependant qu'il y avait eu un certain ralentissement. Il est vrai que depuis le procès de Lyon, la propagande a été reprise avec ardeur et avec l'appui des énergiques déclarations de nos compagnons, condamnés par le Jacomet, qui s'est ainsi immortalisé, la besogne a été efficace et de nouveaux éléments sont venus s'ajouter aux premiers : ce qui a produit un certain réveil chez nos amis. Espérons que l'agitation se continuera.

Nos camarades de Perpignan, Saint-Roch et de Toulon nous en ont donné l'assurance. Nous verrons bientôt un nouveau courant renaître plus vivace et plus fort. D'accord avec vous, nous allons nous mettre à l'œuvre pour entreprendre un certain travail qui, tout en s'adressant à tous les travailleurs, sera tout naturellement destiné plutôt aux serfs de *Langue d'oc*, *Prouvençau* et *Catalans*.

Nos compagnons de Toulon nous disent que Paris a eu jusqu'ici le monopole des principales publications et que les méridionaux ont fait à peine quelques tentatives. Rien n'est plus juste, et nos camarades voudraient, par conséquent, qu'un manifeste, une brochure ou autre publication, émanant des méridionaux seuls, fût fait le plus tôt possible. « Pourquoi, nous écrit le groupe toulonnais, les méridionaux, à l'instar des Parisiens, ne publieraient-ils pas, eux aussi, des placards anarchistes? On pourrait les propager dans le nord, comme on propage ceux du nord dans le midi; il se produirait ainsi un commerce d'idées, duquel nous pourrions attendre de bons résultats. » Rien, comme on le voit, n'est plus juste; il s'agit de passer de la théorie à la pratique, du désir à la réalité : ce que nous verrons bientôt sans nul doute.

Quant à nos compagnons de Perpignan et de sa banlieue, ils agitent énergiquement les travailleurs, et ils parviennent à d'excellents résultats. Que sont, auprès des anarchistes, les collectivistes, qui semblent frappés de terreur et qui ne savent plus que bégayer! Triste fin des révolutionnaires qui se laissent aller à l'autoritarisme : ils se laissent mourir dans l'oubli et l'impuissance lorsqu'ils n'ont point eu le triste courage de se laisser tenter par la trahison!...

Nous croyons utile, pour la bonne camaraderie, de faire publier ces petites notes, où nous pourrions dire ce qui peut se dire pour tout le monde. Nous nous contenterons pour cette semaine de ces quelques mots : L'occasion ne nous manquera pas d'exprimer nos pensées, de faire nos observations et nous établirons ainsi un courant de sympathie qui ne pourra que profiter à la cause.

Pour le groupe : *Un Alarmiste*.

Nous ajoutons que des compagnons nous ont écrit de Béziers et de Cette, pour répondre aussi à la note parue dans le *Drapeau noir*, émanant du groupe ci-dessus; ces réponses peuvent assurer nos amis méridionaux, habitant Paris, que les compagnons du midi font toujours tout leur possible pour activer la propagande en faveur des idées anarchistes. (Note de la rédaction.)

Paris. — Le groupe anarchiste du XI^e arrondissement invite les groupes

anarchistes à envoyer leur adresse au *Drapeau noir*. La question de sûreté soulevée par un compagnon a été abandonnée.

Toutes les communications intéressant le groupe du XI^e devront être adressées au compagnon Legrand, 70, rue d'Angoulême.

Réunion du groupe, tous les lundis, rue d'Angoulême, 90.

Firminy. — Aux compagnons du *Drapeau noir*.

Dans ma dernière lettre, je disais que le bague FF. Verdier possédait deux gardes-chiourmes, qui avaient noms Chaublais et Laurent : le premier, avec sa figure d'écureuil, se dit chef de service de la fonderie d'acier, et Laurent, avec sa figure de plâtre, est son sous-chef; seulement, ce dernier fait danser le premier comme un vrai pantin, il tient toutes les ficelles entre ses pattes, et Chaublais fait toutes les danses et contredanses qu'il plaît à Laurent de lui faire faire, et surtout toutes les insolences et grossièretés d'un abruti; je ne sais pas où M. Laurent a dû faire son éducation, les mauvaises langues ont voulu me dire que c'était dans la maison des Glaces à Lyon, et je serais quasi obligé de le croire d'après ses manières de parler.

Je vous laisse juges, chers compagnons, de ces procédés. Un jour, ce Laurent se promenait dans la fonderie, les deux mains dans les poches, se grattant au-dessous du nombril, un ouvrier vient lui demander ce qu'il devait mettre dans son four, Laurent lui répond : Tenez, mettez ce que je tiens dans mes deux mains, mes c..., le pauvre ouvrier, d'après une réponse aussi ignoble que sale, se retire, met dans son four les marchandises qu'il trouve près de lui. Laurent vient un moment après, interroge l'ouvrier et lui dit : je vous mettrai dix francs d'amende pour ne pas faire ce que je vous commande. Certes, pour moi, je ne défends pas ce travailleur, car il aurait dû mettre dans son four les saletés que Laurent lui désignait et l'individu aussi, personne n'aurait rien eu à lui dire, du moment que son chef, figure de plâtre, le commandait.

Quant à Chaublais, il est très charitable, vous allez voir son humanité, dont il se pare : Un jour, une pauvre femme se plaignait de ne pas pouvoir vivre en travaillant 15 et même 16 heures par jour; elle nous a affirmé que M^{me} Chaublais mère lui avait proposé 7 centimes par heure, pour faire son ménage. Dernièrement, ce même Chaublais faisait travailler quelques ouvriers aux pièces avec un prix qu'il avait établi; ces pauvres bougres sont parvenus à gagner 49 sous par jour, vous avez bien compris, compagnons, 49 sous par jour. Ces travailleurs se permirent de réclamer à M. Chaublais, mal leur en pris, car voici la réponse. S'adressant à un particulièrement : Comment, fainéant, te voilà encore, toi, je te garde par charité, par humanité, je te fous à la porte. Il faut vous dire, compagnons, que celui à qui s'adressaient ces reproches est un pauvre ouvrier qui s'était fait couper le petit doigt du pied gauche, le jour du Mardi-Gras, l'an dernier, en travaillant sous la direction Chaublais; pour moi, la réponse que l'on peut faire à ces individus, ce n'est pas le mot de Cambonne, mais bien la réponse par le fait.

Nous aurons à faire connaître deux chefs de service, anciens ouvriers, et un gamin, qui a nom Pouchacourd; à la suite nous trouverons le fameux Verni, ingénieur des mines.

Les détenteurs de brochures le *Procès des Anarchistes* sont priés de prendre bonne note du changement de domicile du compagnon Puillet, rue Mazenod, 106. Nous les prions en même temps de vouloir bien faire leur règlement.

La commission de répartition de secours aux familles des détenus politiques est convoquée d'urgence pour le mardi 2 octobre, à 8 h. du soir, au bureau du journal.

PETITE POSTE

Liévens, à Roubaix : Merci, avons reçu. Au groupe *Terre et Indépendance* : Le *Bras Bas* était blanquiste, mais il est mort au premier numéro. Nous insérerons au prochain numéro.

Le Gérant : F. VITRE

Imprimerie Nouvelle, rue Ferrandière, 52 (Association syndicale des Ouvriers typographes)